

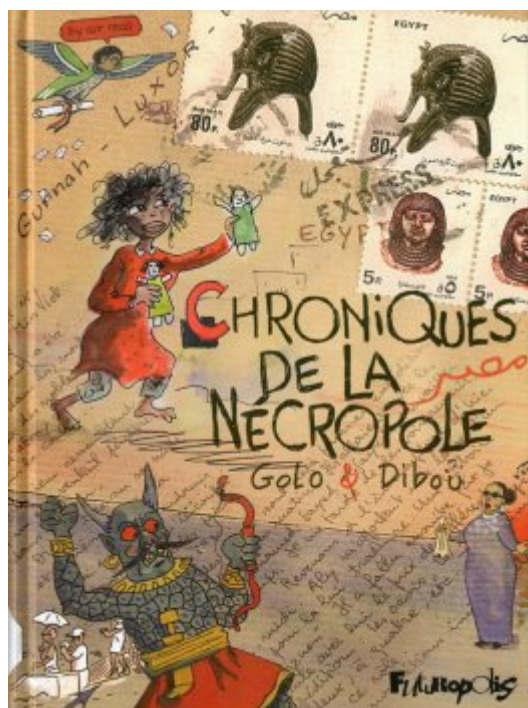


## dans l'atelier de... golo

à la rencontre de Panaït Istrati

[Octobre 2014]

Âgé de 66 ans, Guy Nadaud, dit Golo, est installé à Angoulême depuis mai 2014, pour une résidence d'un an. Il travaille à une biographie en bande dessinée de l'écrivain roumain Panaït Istrati. La carrière de Golo a commencé dans les années 70. Il est l'auteur d'une vingtaine d'albums, dont *Ballades pour un voyou* (avec Frank, 1979), *Le Bonheur dans le crime* (avec Frank, 1982), *Mendiants et orgueilleux* (d'après Albert Cossery, 1991) ou encore *Mes mille et une nuits au Caire* (2 vol., 2009 et 2010).



**Golo** : Le dernier, sorti en mai 2011 chez Futuropolis, c'était *Chroniques de la nécropole*, un récit à quatre mains, conçu avec ma compagne du moment. Nous y racontions notre installation à Gournah, un village de Haute Égypte, mes souvenirs du moment où j'avais découvert ce lieu vingt-cinq ans plus tôt, et la destruction de ce village par les autorités égyptiennes entre 2006 et 2010. L'album a été fait juste avant la révolution et est sorti juste après, ce qui nous a permis d'avoir un peu de presse, en particulier en radio et télévision...

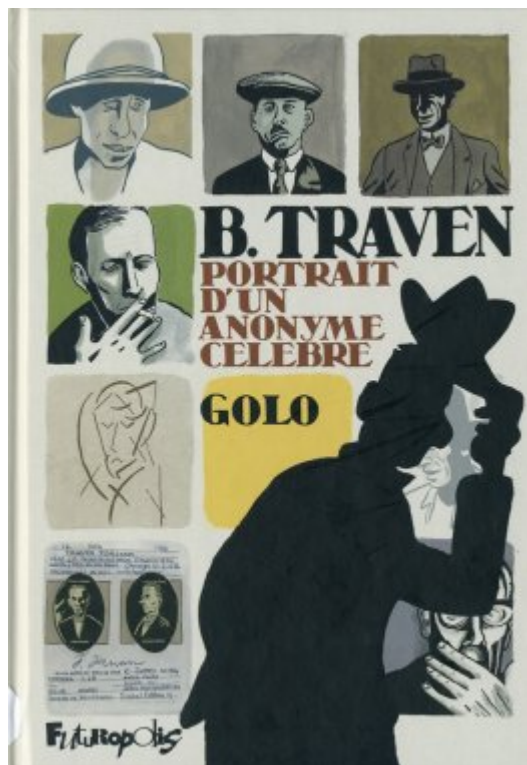
**Tu as gardé ta maison là-bas ?**

Oui, je suis toujours domicilié en Égypte. Mais la vie y est devenue difficile, puisque le village sur les hauteurs est devenu une sorte de cimetière. Il reste quelques maisons autour, de gens qui, dans les années quatre-vingts, avaient choisi de descendre s'installer au bord des cultures. Mon propriétaire

m'a demandé de récupérer le vaste atelier que nous avons construit pour y organiser, chaque vendredi, un atelier d'arts plastiques pour les enfants. Au lieu de cent enfants, nous n'en avons plus qu'une vingtaine. Nous lui avons donc cédé l'atelier et nous en avons construit un plus petit dans notre jardin.

### **Ce village se trouve à côté de la Vallée des Rois, n'est-ce pas ?**

Oui, la Vallée des Rois est juste de l'autre côté de la montagne. Cette montagne n'est pas difficile à gravir quand on aime marcher, et de chez moi jusqu'à la Vallée, à pieds, la promenade prend une heure au grand maximum.



Oui, et il y a bien sûr des points communs avec cet album-là (*B. Traven, portrait d'un anonyme célèbre*, 2007). Dans les deux cas, ce sont des écrivains que je fréquente depuis très longtemps. Traven, je l'ai découvert quand j'avais vingt et quelques années, et Istrati pareil. Les premiers livres que j'ai lus d'eux m'ont été offerts. Pour Istrati, je pense que c'est Frank, le compère de mes premières années dans la bande dessinée, qui m'avait fait cadeau de *Présentation des haïdoucs*. Dès ce premier contact, j'ai été séduit par ce dont ils parlaient et par leur écriture, donc je suis allé vers leurs autres œuvres et j'ai essayé d'en apprendre davantage sur ces personnages.

### **Tu as toujours cette démarche d'essayer d'approcher l'homme dont les écrits t'intéressent ?**

Non, ce n'est pas systématique. Et ça peut mettre beaucoup de temps. Istrati, je ne me suis vraiment intéressé à sa vie que depuis quelques années. Pour fouiller sérieusement, il faut sans doute déjà avoir l'idée de faire un livre. Il faut se lancer dans des recherches, passer de longues heures en bibliothèque. Ce genre de projet peut aussi être à l'origine de voyages. Pour Traven, je suis allé au Mexique parce que j'avais besoin de connaître les lieux où il avait vécu ; pour Istrati je me suis rendu, il y a deux ans, à Istanbul, Bucarest et Brăila, sa ville natale.

### **Pourrais-tu présenter Istrati à ceux qui ne connaissent pas ton « héros » ?**

Il est donc né en Roumanie, en 1884. Brăila est construite sur un rocher, un peu comme Angoulême, sauf qu'au lieu que ce soit la Charente qui coule en bas, c'est le Danube. À l'époque, c'était un port extrêmement important pour le commerce entre l'Europe centrale et la Méditerranée. Istrati est né dans une famille de paysans pauvres. Il n'a pas connu son père, qui était grec, plus ou moins

contrebandier, et qui est mort alors que Panaït avait neuf mois. Il n'a poussé ses études que jusqu'à l'âge de treize ans. Le premier emploi qu'il ait exercé, c'était dans une auberge grecque, à Brăila, fréquentée par les marins, parce qu'il voulait apprendre la langue de son père. Dans plusieurs de ses livres il raconte cette vie très dure de gamin travailleur, à la fin du XIXe siècle ; il travaille seize ou dix-huit heures par jour, ne sort jamais de l'auberge ; il ressent comme une libération le jour où on le charge d'aller faire les courses : il peut enfin sortir, voir l'animation des rues...



Istrati sur son lit de mort, dans les vapeurs de la morphine. Autour de lui, une scène de carnaval, une danse un peu folle. J'ai trouvé pas mal de documents sur ce qui existe en Roumanie en fait de carnaval ; il y a de très beaux masques faits avec des écorces, des morceaux de peau, d'autres matériaux... Le carnaval est une des rares occasions où s'exprime encore une création populaire authentique, c'est en cela qu'il m'intéresse énormément. À travers lui je peux évoquer des choses de la vie roumaine : le rapport à la terre, la sortie de l'hiver, le réveil de l'ours... Istrati était extrêmement sensible à la nature et en parlait très bien.

Suivront des petites scènes de la vie d'Istrati, presque sans dialogue et sans explications. Le lecteur ne comprendra pas tout de suite de quoi il s'agit, mais il retrouvera ces éléments dans la suite du récit.

***Comment éviter que l'aspect biographique, voire anecdotique, ne prenne complètement le pas sur l'œuvre de l'écrivain ?***

En essayant d'être le plus fidèle possible à ce qu'il a écrit et à comment il l'a écrit. Ce que je sais de sa vie vient, pour l'essentiel, de ses livres, dans lesquels il a raconté ce qu'il a entendu et vécu, sous couvert d'un prêtre-nom : Adrien Zograffi. Chaque fois que je le peux, je compare son récit aux documents extérieurs qui peuvent éclairer la situation évoquée. J'essaie de me sentir libre avec lui, mais de ne pas le trahir.

***Quelle méthode suis-tu ? Dans quelles sortes de documents ton travail s'incarne-t-il, avant d'en arriver aux planches ?***

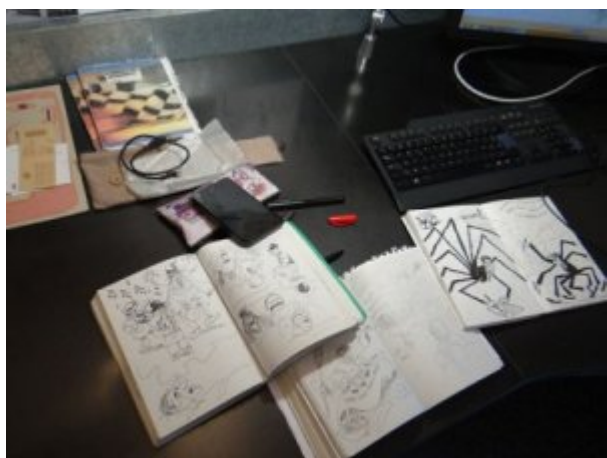
Au temps du premier Futuropolis, je ne connaissais rien à la bande dessinée. Je me lançais à l'instinct, poussé par le désir, partagé avec Frank, de raconter des histoires. Par après j'ai appris plein de choses techniques. Maintenant que j'ai acquis une certaine expérience, j'essaie de trouver ce qui me convient le mieux.



J'ai écrit un synopsis complet et, ce qui est plus important, je l'ai complètement dans la tête. Je vois clairement les liens possibles entre toutes les parties de mon récit, tout en me réservant de décider plus tard comment je les raccrocherai. Il y a des scènes incontournables ; peu importe qu'au final elles se retrouvent au début, au milieu ou à la fin. J'ai des débuts de séquences esquissés au crayon, des choses dessinées dans mes carnets de travail, au milieu de mes notes. J'ai quatre carnets pleins. Mais très vite, quand je sens qu'une séquence est prête, j'ai envie de la dessiner et donc je réalise les planches. Peu importe où elle va se situer dans le livre. Je ferai le montage, les raccords, plus tard. Au risque que certaines pages disparaissent de la version finale.

***Au jour où nous parlons, combien de planches as-tu déjà réalisées ?***

Une trentaine... Je n'ai pas envie de savoir exactement.



***Les scènes que je vois esquissées dans tes carnets – qui sont là, devant nous, sur la table □, me paraissent dessinées avec la même précision que les planches elles-mêmes. Il n'y a pas de solution de continuité, alors qu'il ne s'agit pourtant que de brouillons...***

Pour mon malheur, je dessine avec plus d'aisance dans mes carnets. Dès que je suis face à la planche, je suis contraint par les exigences de la mise en page, et mon trait perd en liberté, en souplesse. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, désormais, je ne ferme plus mes cases : je fais éclater les cadres, je laisse les images flotter dans le blanc de la page.

***Quel instrument utilises-tu pour l'encre ?***

Je travaille à la plume. À l'ancienne. Je maîtrise assez mal l'outil informatique.

***Les planches que je vois sont en noir et blanc. Tu vas y ajouter de la couleur ?***

Je ne pense pas. Peut-être du lavis... mais dans mes carnets il m'arrive de travailler à l'aquarelle,

pour le plaisir...

### **Quels sont les dessinateurs par lesquels ton travail a été influencé, ceux qui t'ont nourri ?**

Il y a beaucoup d'auteurs de bande dessinée que j'aime lire, ou dont j'aime regarder telle ou telle image. Hergé a bercé mon enfance et il reste pour moi une référence incontournable. D'une façon ou d'une autre, il est présent dans tout ce que j'ai fait □ même si, à mes débuts, on m'avait catalogué dans la « ligne crade ». Plus tard j'ai découvert Tardi. Dès que j'ai vu ses toutes premières planches paraître dans *Pilote*, j'ai senti qu'il se passait quelque chose d'important. C'est d'ailleurs lui qui m'a présenté Robial et Cestac, et m'a permis d'entrer à Futuropolis. Je dois aussi citer Eisner, pour son approche de la bande dessinée comme roman graphique. Je ne me suis aperçu que plus tard que lui aussi faisait sauter les cases ; à cet égard il a pu m'influencer...

### **Les biographies d'écrivains ou d'artistes sont en train de devenir un genre à la mode dans la bande dessinée. Tu en es conscient ?**

Pas trop, non, mais on me le dit. J'avais beaucoup aimé ce que Sfar avait fait avec son *Pascin*. Pour ma part, j'ai toujours aimé rendre hommage aux gens, aux œuvres qui comptaient pour moi. Déjà *Ballades pour un voyou* était un catalogue de tout ce que Frank et moi aimions lire, aimions entendre...

Propos recueillis par Thierry Groensteen à la Maison des Auteurs le 24 septembre 2014.

